



HAL
open science

Penser les individus. Retour sur Biographies animales

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Penser les individus. Retour sur Biographies animales. Les études animales sont-elles bonnes à penser ?, L'Harmattan, pp.55-79, 2020. hal-02044243

HAL Id: hal-02044243

<https://hal.science/hal-02044243v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser les individus Retour sur *Biographies animales*

Éric Baratay

Dans les études animales, un nouvel échelon d'observation, celui des individus, est devenu indispensable au dessous du niveau *animal - animalité*, qui serait au contraire à proscrire car ce pur concept ne correspond à aucune réalité, et de celui de l'espèce, longtemps privilégié par la classification puis par une éthologie postulant des comportements uniformes ou par la génétique mécaniste, mais devenu insuffisant. Le degré individuel permet de souligner l'importance des plasticités de tempérament et de comportement, des interactions avec d'autres individus de l'espèce ou de diverses espèces, des inventions animales et de leurs diffusions. Ce niveau est ainsi à la base des notions de groupe, de sociabilité, de culture, d'évolutions dans l'espace et le temps. Il s'accorde aussi davantage avec le darwinisme, qui fait reposer l'évolution sur la diversité individuelle, et avec la nouvelle épigénétique qui situe en l'individu la modulation des gènes par l'environnement.

Or, ces individus obligent à penser autrement, comme nous voudrions le montrer en revenant sur un livre, *Biographies animales*, publié en 2017¹, en profitant ainsi du recul du temps et de la réflexion. Cet ouvrage résulte de recherches portant sur le « versant animal »² de l'histoire, sur le « point de vue » des animaux emportés dans cette histoire. Après avoir traité des vécus de groupes (chevaux de mine, taureaux de corrida, vaches laitières, chiens de compagnie, bêtes des tranchées³), il s'agissait d'aborder ceux d'individus tout au long de leur vie ou lors de tranches de vie, voire en des instants particuliers, de manière à restituer des existences, reconstituer des ressentis, saisir des époques animales, penser les générations, le tout en se tenant bien du côté des animaux, en ne les traitant pas du côté et du point de vue humains comme on le fait d'habitude.

En fait, ce travail s'inscrit dans un double contexte. Sociétal d'abord, car l'arrivée aux individus a été préparée par une longue et lente maturation, depuis le XIX^e siècle, empruntant des chemins de traverse éloignés des domaines officiels de la pensée occidentale, la philosophie, la théologie et les sciences de la nature, qui s'interdisaient de considérer des individus jugés tous pareils, sans guère d'intérêt, et préféraient gloser sur l'animal, l'animalité ou sur les espèces. Il s'agit de la littérature, qui a produit des biographies d'animaux réels ou fictifs, servant non pas d'instruments de connaissance, parce que trop anthropocentriques et anthropomorphiques, mais de reconnaissance. Il s'agit aussi de l'art qui a pensé, avec la première, le point de vue animal et le décentrement de ce côté⁴. L'autre contexte est scientifique : comme par hasard mais ce n'en est pas un, cette maturation sociale a permis à certains, des éthologues, des philosophes, des ethnologues, de s'intéresser, à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle⁵, aux individus et au point de vue, d'imposer cet horizon comme un bon niveau, voire le principal niveau d'observation.

Je laisse de côté les questions ontologiques (les animaux sont-ils des acteurs, des individus, des personnes, des sujets ?) ou épistémologiques, présentées ailleurs⁶, qui sont importantes mais

1 Éric Baratay, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017.

2 Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, Paris, Bayard, 2007.

3 Éric Baratay, *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012, et *Bêtes des tranchées. Des vécus oubliés*, Paris, Cnrs Éditions, 2013.

4 Éric Baratay, « Écrire des biographies animales : de la littérature à l'histoire ». In : Fernando Copello, Sandra Contamina (dir.), *Le Portrait animal*, Rennes, PUR, 2018, sous presse, et « La recherche du point de vue animal : l'exemple des biographies de bêtes ». In : Fernando Copello, Sandra Contamina (dir.), *L'Animal et son langage*, Rennes, PUR, à paraître.

5 Par exemple : Dorothy Cheney, Robert Seyfarth, *How Monkey See the World*, Chicago, University of Chicago Press, 1990 ; Dominique Lestel, *L'Animal singulier*, Paris, Seuil, 2004 ; David Goode, *Playing with my Dog Katie*, West Lafayette, Perdue University Press, 2007.

6 Éric Baratay, livres cités et « Pourquoi prendre le point de vue animal ? ». In : *Religiologiques*, 32, 2015, 2, p.

trop utilisées comme des obstacles rédhibitoires à toute entreprise ou comme des prétextes à ne pas l'engager en restant au stade de l'analyse critique ou de la déclaration d'intention ou de l'ébauche programmatique. Je m'intéresse ici à la nécessité de penser autrement, mais concrètement, sur le « terrain », en s'affrontant à l'édification de l'étude, de manière à souligner que cela oblige au décentrement des méthodes, des lectures, des écritures, ainsi qu'à l'ouverture disciplinaire pour une meilleure compréhension de situations toujours plus complexes qu'on ne croit, une ouverture qui devrait inciter à une reconfiguration des pratiques scientifiques.

Décentrements

Vouloir se tenir du côté des animaux, les observer et les étudier pour eux-mêmes oblige en premier lieu à se décaler du monde humain, à se décentrer au mieux, bien que nous restions évidemment des hommes. Cela s'effectue à plusieurs niveaux.

Les méthodes

Les animaux choisis pour ces *Biographies animales*, tous historiques, ayant vécu entre les années 1820 et 1950, n'ont guère produit de « documents animaux ». Seule la chimpanzée Meshie (1930-1934) expose encore sa dépouille au muséum de New York tandis qu'il n'est pas certain que la peau remontée et exposée au muséum de La Rochelle soit celle de la girafe (1825-1845) de Charles X. C'est le cas de l'immense majorité des animaux dont on voudrait parler, soit parce qu'il n'y a effectivement plus de traces animales, soit parce que nous commençons seulement à les imaginer, les chercher, les trouver, les exploiter. La tâche a été initiée par les archéozoologues à propos des ossements animaux. Elle devra être étendue à l'archéologie des gestes et des produits animaux et surtout à l'étude génétique des dépouilles, tapies dans les muséums et les archives ou extraites des fouilles, qui apprendra de plus en plus sur les comportements⁷.

Cependant, les animaux des *Biographies* ont suscité des témoignages indirects, humains, permettant de collecter des indices à leur propos. Il peut sembler paradoxal d'utiliser ces documents pour retrouver les faits et gestes d'animaux, d'autant que se pose la question de leur fiabilité, de leur aspect partiel, ponctuel et partial, les hommes ne s'intéressant qu'à quelques espèces, races, individus, qu'à quelques aspects pour lesquels ils sont loin d'avoir tout consigné puis gardé, ne retenant que ce qu'ils pouvaient et voulaient voir, lisant et déformant avec leurs imaginaires, leurs intérêts, leurs certitudes d'une espèce, d'une société, d'une époque, d'un individu. Mais ces problèmes se posent tout autant pour l'histoire humaine où les historiens doivent souvent passer par des intermédiaires : la plupart des sources sur les femmes de l'antiquité grecque ou sur les paysans du Moyen-Âge ont été élaborées par des hommes pour les unes, des notables pour les autres ; cela n'empêche pas de les utiliser pour écrire l'histoire du genre ou l'histoire rurale. Ici, la difficulté est d'intensité plus grande, puisqu'il y a différence, non de classe sociale ou de sexe, mais d'espèce ; toutefois, elle n'est pas de nature différente, et là comme ailleurs l'historien doit faire avec ce dont il dispose.

Prenons l'exemple de Modestine⁸, une ânesse achetée par Stevenson, le futur auteur de *L'Île au trésor*, pour l'aider à parcourir les Cévennes en 1878 en portant un bât. Le récit de jour en jour, voire d'heure en heure, réécrit et publié ensuite (*Travels with a Donkey*, 1879), permet de suivre leur itinéraire. Parce que cet Écossais est relativement attentif à sa bête, qui conditionne le succès de l'aventure, et parce qu'il a relativement l'oeil, une dimension subjective qui pèse beaucoup dans le tri et le choix par l'historien des documents donc des animaux étudiés, qui ne veut pas dire simple projection, comme on le croit trop souvent en étant engoncé dans le carcan des analyses purement

145-165.

⁷ Frédéric Adam et al., « Chevaux allemands de la première guerre mondiale ». In : *Ethnozootechnie*, 98, 2015, p. 21-32 ; Julio Mercader et al., « 4 300-Year-Old Chimpanzee Sites and the Origins of Percussive Stone Technology ». In : *PNAS*, 2007, 104, 9, p. 3043-3048 ; Ludovic Orlando, « L'ADN ancien comme nouvelle source historique ». In : Éric Baratay (dir.), *Les sources d'une histoire animale*, à paraître.

⁸ Pour un autre exemple, la girafe de Charles X : Éric Baratay, « Une girafe à la ville (1826-1827). Écrire la rencontre de son point de vue ». In : *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 54, 2017, 1, p. 47-62.

culturelles, mais intérêt, attention, assez bonne lecture et assez riche traduction, il livre assez d'éléments pour qu'on puisse retourner l'attention, qu'il avait orientée sur lui comme le font tous les hommes, en direction de Modestine. Il faut ainsi user de tous les indices de *Voyages*, et du *Journal* qui a servi à l'écrire, le premier étant une version résumée, expurgée mais aussi élargie du second, des aspects de l'un ne figurant pas dans l'autre⁹. On doit aussi recourir aux guides géographiques de l'époque et aux cartes topographiques, donnant des indications sur l'environnement et le contexte, ainsi qu'aux traités de zootechnie du XIX^e siècle, évoquant les utilisations ou les conditions des ânes¹⁰.

Ces indices doivent porter sur le relief parcouru, l'état du ciel, le temps qu'il fait, la végétation traversée, les cultures et les activités humaines, les présences d'autres vivants et leurs rencontres... afin de reconstituer le milieu, donc ce que l'animal peut voir, entendre, sentir, goûter. Il faut aussi quêter les détails concernant les mouvements et les attitudes de l'animal, tels ceux notés par Stevenson le 30 septembre, Modestine l'ayant réveillé la nuit en frappant du sabot au sol, puis ne baissant pas la tête pour avaler sa ration posée à terre le matin, ne mangeant que dans la main à hauteur de museau. À condition d'être bien *retournés* pour quêter le versant animal, ces indices permettent, non pas d'inventer mais de déduire, d'inférer, selon un procédé que Carlo Ginzburg a théorisé sous le nom de paradigme indiciaire¹¹. Cela suppose de dépasser, je ne dis pas abandonner, l'approche culturelle, qui a souvent tendance à cantonner dans une entreprise de déconstruction des discours pour atteindre les représentations, fréquemment considérées comme la seule réalité observable. Ce travail est nécessaire mais le triomphe des lectures culturelles a souvent transformé ce préalable indispensable en finalité indépassable. Il faut repartir à la recherche de réalités en s'aidant du concept de savoirs situés, qui permet de bâtir une connaissance sans être ignorant ou dupe de son contexte d'élaboration. Ce qui veut dire : tenir compte des conditions de production des discours de manière à travailler avec des indices portant des informations partielles et partiales mais localisées et critiquées puis les mettre en connexion pour les contrôler, les corriger, les compléter et ainsi atteindre une réalité.

En croisant le tout avec la zootechnie et l'éthologie actuelles, bien que cette dernière soit encore peu fournie pour les ânes, on peut déduire les perceptions de Modestine et faire ainsi une écologie du sensible. Ces perceptions sont aussi déclencheurs pour elle, portes d'entrée pour nous, de son ressenti, de son expérience d'un instant, d'une heure, d'un jour. Ainsi, les indications contrôlées du 30 septembre autorisent à penser qu'elle subit un fort stress face à des conditions inhabituelles, qu'elle se montre d'abord irritée, impatiente, à coups de sabot, de l'immobilité forcée, faute de place sur l'aire de stationnement, et de l'impossibilité de mieux se restaurer, faute d'herbe autour, puis abattue, prostrée, fatiguée au matin. Il est donc possible de reconstituer les moments d'une vie, même dans leurs aspects les plus ordinaires, comme ces jours monotones dans l'effort répété pour Modestine ou dans une cage du zoo de Manchester pour le chimpanzé Consul (1893-1894). Des documents visuels, photographies ou films, permettent d'aller plus loin. Par exemple, de distinguer et d'analyser des expressions, des gestes, des réactions face à des situations fréquentes ou inhabituelles de la part de la chimpanzée Meshie chez la famille Raven à New York (1930-1934).

Les analyses

Passer du côté des animaux, c'est devoir changer d'aune de mesure. Il faut abandonner celle de l'humanité comme référence absolue, faisant jauger et juger les capacités des autres vivants en maniant un fort anthropocentrisme ; un abandon indispensable et tenable bien que la tentation d'orgueil nous guette sans cesse. Il faut aussi réduire le poids de notre entité humaine dans nos

9 *Voyages avec un âne dans les Cévennes*, Paris, 10/18, 1978, traduction de Léon Bocquet ; *Journal de route en Cévennes*, Toulouse, Privat, 2008, traduction de Jacques Blondel.

10 Exemples : P. Lefour, *Le Cheval, l'âne et le mulet*, Paris, Maison rustique, 1872 ; Adolphe Joanne, *Géographie du département de la Lozère*, Paris, Hachette, 1881.

11 Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, 1989. Voir Denis Thouard (dir.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Ascq, PU Septentrion, 2007.

observations et nos raisonnements, ce qui est plus difficile car nous ne sommes que des hommes, pas des esprits éthérés, absolus, et que l'anthropomorphisme nous est naturel. Enfin, il faut tendre au mieux vers l'aune de l'espèce en question.

Cela suppose de changer aussi notre vision du monde des vivants. En Occident, nous considérons comme naturelle, évidente, une conception pyramidale des espèces animales, les étageant par couche : vers, mollusques, zoophytes et autres petits grouillants à la base puis insectes, poissons, reptiles, oiseaux, mammifères pour arriver à l'Homme tout au sommet, en qui se réaliseraient pleinement et se transformeraient totalement, en une perfection absolue, toutes les possibilités inexistantes ou à peine ébauchées ou bien rudimentaires plus bas. Cette conception est ancienne. Elle a été théorisée par des philosophes de l'antiquité grecque, à une époque où les cités, que nous magnifions comme le berceau de la démocratie, étaient en réalité très inégalitaires et très ethnocentriques, la hiérarchie Homme – animaux ayant été pensée comme celles entre Hommes et femmes, Citoyens et étrangers, Libres et esclaves, Grecs et barbares¹². Cette représentation a été reprise par des Pères de l'Église gagnés au néoplatonisme et elle a imbibé une version du christianisme, très majoritaire jusqu'à nos jours¹³, et par elle la philosophie puis la science occidentales.

Mais elle n'est pas commune à l'humanité¹⁴ et surtout elle est maintenant abandonnée par cette même science au profit d'un autre schéma plus pertinent au regard des savoirs actuels, celui du buisson ou de l'arbre phylogénétique des vivants¹⁵, où les espèces sont réparties sur des branches se développant en tous sens à partir du dernier ancêtre commun universel, où chaque espèce, disparue ou actuelle, à eu son trajet évolutif depuis cet ancêtre, où chaque trajet n'est pas moins original et riche que les millions d'autres, où l'homme n'est plus l'aboutissement du vivant mais un aboutissement parmi d'autres, avec un propre évidemment original mais comme celui du lion, du cheval, du chien... Cela doit conduire à abandonner le vieux réflexe occidental de dévalorisation des autres animaux, qui nous a empêchés jusqu'à nos jours de les observer équitablement, ce qui fait qu'on sait encore peu de choses sur beaucoup d'entre eux, ainsi que le vieux réflexe de glorification de l'homme, sans intérêt scientifique mais à forte charge idéologique alliant vanité anthropocentrique et intérêts bien pesés. Au lieu de cela, on peut et on doit s'intéresser à la richesse et à l'originalité de chaque espèce et de chaque individu, et s'efforcer de ne plus les penser qu'à leur mesure.

Encore faut-il réviser les concepts de nombreuses facultés : souffrance, émotions, intelligence, langage, culture... Imbibés du schéma pyramidal, les Occidentaux les ont définis à l'aune de l'humanité transcendante qui les aurait accomplies dans leur plénitude. L'effet inévitable (mais recherché) a été de les dénier ou de les réduire pour les animaux, tous inférieurs : douleur et pas souffrance, instinct ou essais/erreurs et pas intelligence, communication et pas langage...¹⁶. Le schéma buissonnant fait réaliser la puérité de cela, le résultat inéluctable (mais voulu) de la dévalorisation, qui n'apprend rien scientifiquement, et donc la nécessité de débarrasser ces concepts de leur définition humaine, de les monter en abstraction, en généralité, au niveau de groupes plus ou moins larges d'espèces placées sur des branches plus ou moins proches, tout en les spécifiant ensuite pour pouvoir souligner, par exemple, l'originalité et la richesse de l'intelligence et du langage du cheval, ou ceux du chien, ou ceux de l'homme. Nous l'avons fait pour les capacités corporelles, car nous sommes persuadés depuis Aristote et surtout Descartes que la distinction humaine ne réside pas là, et nous avons même généralisé jusqu'aux plantes. Il ne choque plus personne de dire que celles-ci respirent parce que nous avons haussé le concept de respiration au niveau chimique. Nous avons beaucoup de mal à faire ainsi pour les facultés cognitives car elles servent à nous prévaloir.

12 Jean-Manuel Robineau, *Les cités grecques (VI^e-II^e s. av. J.C.). Essai d'histoire sociale*, Paris, PUF, 2015.

13 Éric Baratay, *Des bêtes et des dieux. Les animaux dans les religions*, Paris, Cerf, 2015.

14 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

15 Voir celui commenté par l'ENS Lyon : <<http://planet-terre.ens-lyon.fr/image-de-la-semaine/Img492-2015-04-06.xml>> [10.04.2018]

16 Voir l'exemple de Jean-Claude Filloux, *La Psychologie des animaux*, Paris, PUF, « Que-sais-je ? », 1960, philosophe de formation, qui définit les facultés à l'aune de l'humanité et donc, logiquement... les dénie ou les réduit pour les autres animaux ! Fallait-il un « Que-sais-je » pour arriver à cela ?

Les vifs débats qui ont agité les éthologues sur les notions d'émotion, de langage, de culture, etc., ont leur origine en cette vision pyramidale sous-jacente, qui imbibe même les plus novateurs. Ainsi, dans une synthèse récente et mondiale sur la cognition des chimpanzés¹⁷, les éthologues occidentaux ne peuvent se défaire de la question de la différence avec l'homme, en fait pour montrer ce que les chimpanzés n'auraient pas..., alors qu'elle ne vient pas à l'esprit de leurs collègues japonais, membre d'une autre culture que l'occidentale et porteuse d'une autre vision du monde, seulement concentrés sur la spécificité de ces singes. Et cette vision pyramidale est encore plus prégnante chez des linguistes ou des philosophes qui ne font pas l'effort d'actualiser leurs connaissances et persistent à manier des cadres vains, comme l'Homme et les animaux ou le propre de l'Homme face à l'animalité, et s'étonnent encore, en criant à l'anthropomorphisme, qu'on parle d'émotions à propos d'une girafe ou d'un âne alors que l'éthologie récente a montré leur réalité spécifique !

Justement, revenons à nos cas individuels. La nécessité de changer l'aune de mesure se traduit concrètement par l'obligation de *retourner* les documents humains, c'est-à-dire *retourner* les lectures et les traductions (: les dire) de leurs auteurs pour penser les indices et les faits du côté de l'animal en question. Voici le cas de cette anecdote apparemment sans intérêt à propos de Modestine lorsque Stevenson la jauge avant de l'acheter au Monastier-sur-Gazeille, point de départ du périple pédestre :

Notre première rencontre eut lieu sur la place du marché. Pour mettre son bon caractère à l'épreuve, on mettait les enfants sur son dos, l'un après l'autre et, l'un après l'autre, ils s'en allaient valser dans l'air la tête en bas. Ceci jusqu'à ce qu'un manque de confiance commençât à s'établir dans les jeunes poitrines et, faute de candidats l'expérience fut terminée¹⁸.

Derrière l'anodin réside un indice fondamental pour saisir ce que l'animal a dû ressentir les premiers jours de marche. Habituee à tirer la carriole d'un colporteur local, à être bête de trait, Modestine n'a pas l'habitude de poids sur le dos et ne les supporte pas, n'étant pas bête de bât ; une réaction présente, par exemple, dans les armées de la Grande Guerre où des chevaux de selle se retrouvent dans des attelages et d'autres, de trait, avec un cavalier sur le dos, ce qui suscite chez eux incompréhension, résistance, mal-être, bien décrits par des vétérinaires présents¹⁹. Or, Modestine se voit affublée d'un sac très lourd, trop en hauteur, donc tanguant et aggravant la difficulté, mais assez arrimé pour qu'elle ne puisse s'en délester ; elle a certainement éprouvé un fort stress renforcé par la vitesse, la distance, la déclivité imposées par Stevenson, inhabituelles pour elle, et se traduisant par une forte fatigue que l'écrivain devine ou voit de temps à autre, même s'il ne veut pas en tenir compte au début, ou qu'il ignore parce que l'expression de cet état n'est pas de son monde.

Car, il faut s'efforcer de traquer et de montrer d'autres perceptions, d'autres ressentis, d'autres vécus, d'autres types de réaction appartenant à d'autres mondes. Comme beaucoup d'herbivores désireux de ne pas alerter les prédateurs en quête d'affaiblis, à l'instar du taureau Islero lors de sa corrida (1947), où la peur puis la souffrance l'incitent à rester immobile au centre de l'arène, au plus loin des hommes qui rôdent autour, ou de la girafe de Charles X lors de ses entrées dans les villes du couloir rhodanien, où la foule hurlante la fait se raidir, voire s'immobiliser, Modestine traduit son stress, sa fatigue, sa douleur par un repli sur elle, une prostration, à l'image de celle du 30 septembre. Cette attitude est commune aux ânes. À l'époque, elle fait croire à beaucoup qu'ils ne ressentent guère la douleur, qu'il faut donc être très vif pour les contraindre, ce qui incite Stevenson à exiger, à bien frapper sans trop se soucier, et ce qui conduit Modestine à ne résister qu'une seule fois, à bout de force sur un versant trop rude où elle braie enfin, s'arrête, essaie de retourner mais en vain sous les coups, s'enfonçant alors dans la prostration résignée, ne donnant plus à Stevenson qu'un signe pouvant inquiéter l'écrivain : l'écoulement de sang sur la croupe et les pattes.

Décentrer les analyses exige aussi de penser autrement. S'intéresser aux individus animaux emportés dans l'histoire humaine, c'est s'intéresser à leur déploiement dans le temps et donc arriver

17 Elisabeth Lonsdorf et al. (ed.), *The Mind of the Chimpanzee*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.

18 Robert Louis Stevenson, *Journal de route*, p. 82.

19 Éric Baratay, *Bêtes des tranchées*.

à la question d'une histoire propre à ces individus, d'une histoire *animale*²⁰ qu'il faut dès lors interroger avec les grilles d'analyse des historiens pour déceler une chronologie animale, une périodisation animale, donc des époques animales, des générations animales, en recherchant les variations de situations, de conditions, de comportements. Toutes choses qui ne venaient à l'idée de personne, tous persuadés que les individus d'une espèce, voire les espèces entre elles, étaient semblables dans le temps et l'espace, que l'histoire n'était qu'humaine.

De même, l'attention aux individus oblige à s'interroger sur leurs relations avec d'autres individus : des congénères, des humains (une perspective récemment engagée²¹) mais aussi, ce n'est pas encore bien pensé, des êtres de diverses espèces de manière à construire une histoire multispécifique, ainsi qu'une sociologie multispécifique en s'intéressant ainsi aux sociabilités. L'exemple de la girafe de Charles X montre qu'on n'épuise pas le sujet en se focalisant sur ses interactions avec les Européens lors de son voyage entre Marseille et Paris, qui fonctionne comme une véritable rencontre entre deux mondes. Se pencher sur la question de ses relations avec les animaux qu'elle rencontre, des chevaux, des ânes, des boeufs, et surtout avec ceux qui l'accompagnent permet de saisir plus de dimensions, notamment à propos de ses vaches qui la nourrissent de leur lait, qui la tolèrent bien et qui lui servent de bouclier émotionnel lui permettant de surmonter le stress du voyage, sans doute parce qu'elle éprouve une forte affinité avec ces ruminants placides comme elle, appartenant comme elle à la grande famille des bovidés²², à l'instar des antilopes côtoyées en savane. Ce n'est pas un hasard si elle panique et détale le seul jour où l'on décide de remplacer ces vaches par un cordon de gendarmes à cheval pour défiler place Bellecour à Lyon au milieu d'une foule bruyante et agitée. Enfin, les individus obligent à s'intéresser à leurs différences d'un lieu à l'autre, d'un groupe à l'autre, à une époque donnée ou lors d'une période donnée, à penser ainsi une géographie et une ethnologie animales tout aussi multispécifiques.

L'écriture

Penser les individus exige un troisième décentrement, un troisième niveau de travail à propos de la présentation des résultats. Comment écrire pour bien restituer le passage du côté des animaux, pour bien reconstituer une individualité, pour bien faire saisir et ressentir aux lecteurs une expérience, un ressenti, un vécu bien différents du leur ? La question n'est pas oiseuse et n'est pas non-scientifique, contrairement à ce d'aucuns croient depuis le grand partage instauré entre les sciences et les arts, sur lequel d'autres conviennent qu'il faudrait revenir, non pas pour faire et dire n'importe quoi mais pour mieux faire et mieux dire. D'autant que tout discours scientifique est aussi une littérature, une mise en scène, comme l'a montré Paul Ricoeur²³, même en éthologie, par exemple dans les grands livres d'un Darwin, d'une Jane Goodall, d'une Diane Fossey²⁴, et bien sûr en histoire où la question est maintenant posée²⁵ avec une franchise nécessaire, à la fois salutaire, pour ne pas être dupe de l'écriture en ne voulant pas la voir, et fructueuse, pour s'en servir comme d'un instrument scientifique supplémentaire. D'autant qu'on bénéficie non seulement des recherches de quelques écrivains qui ont voulu tendre vers le point de vue animal, telle Virginia Woolf dans *Flush* (1932), mais aussi et surtout des récentes et nombreuses analyses littéraires qui appartiennent bel et bien au domaine scientifique²⁶. Et il faudrait allier cela aux récentes études de

20 Éric Baratay, « Histoire animale ». In : Aurélie Chauné et al. (dir.), *Guide des humanités environnementales*, PU Septentrion, 2016, p. 311-324.

21 Clinton Sanders, *Understanding Dogs. Living and Working with Canine Companions*, Philadelphia, Temple University Press, 1999 ; David Goode, *Playing with my Dog Katie : An Ethno-Methodological Study of Canine/Human Interaction*, West Lafayette, Purdue University Press, 2007 ; Marion Vicart, *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, Petra, 2014.

22 Jean-Louis Hartenberger, *Grandeurs et décadences de la girafe*, Paris, Belin, 2010, p. 75.

23 Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983-1985

24 Charles Darwin, *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, Reinwald, 1890 ; Jane Goodall, *Les Chimpanzés et moi*, Paris, Stock, 1991 ; Dian Fossey, *Gorilles dans la brume*, Paris, Presses Pocket, 1991.

25 Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil, 2014.

26 Par exemple : Lucile Desblache (éd.), *Écrire l'animal aujourd'hui*, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, 2006 ; Margo DeMello (ed.), *Speaking for Animals. Animal Autobiographical Writing*, New York, Routledge, 2013.

zoosémioticiens qui commencent à appeler à la création d'un langage humain adapté²⁷.

Il ne s'agit évidemment pas de faire parler les bêtes à la manière d'une comtesse de Ségur dans *Les mémoires d'un âne* (1860) et de bien d'autres écrivains jusqu'à nos jours, en tombant ainsi dans un anthropomorphisme puéril, vain, sans intérêt car il nie l'originalité d'une espèce et d'un individu, rapporte tout à l'homme du fait d'un anthropocentrisme conjoint. Il ne s'agit pas, non plus, de trouver un quelconque langage animal, une chimère impossible pour des hommes qui ne sont que des humains, membres d'une espèce animale parmi les autres, donc enfermés dans leur cadre biologique, et pas des esprits absolus. Il s'agit d'un procédé (au sens noble du terme) d'écriture pour inviter, inciter, aider l'auteur et le lecteur à se décentrer, se projeter du côté de l'individu animal, pour attirer leur attention sur des faits négligés par les humains, pour permettre de mieux percevoir, saisir, ressentir des perceptions, des ressentis, des vécus bien différents. Ce n'est évidemment qu'un artifice humain, pas la transcription impossible d'une nature, mais il doit s'appuyer sur les caractéristiques spécifiques et individuelles de l'être en question, les mettre en valeur, et il peut aider à faire mieux éprouver, comprendre. L'écriture doit être envisagée comme un outil supplémentaire à la disposition de l'histoire et d'autres disciplines. Non pas pour inventer, car, encore une fois, tout doit être basé sur des documents contrôlés, tout doit être déduit à partir d'indices avec lesquels il est possible d'inférer, tout doit être croisés à des savoirs actuels, comme nous le verrons plus loin, de manière à mettre en scène des informations fiables. L'écriture peut, et devrait, aider l'historien à faire son métier, c'est-à-dire non seulement à retrouver mais aussi à évoquer des situations passées, oubliées, éloignées de nous, ici des vies non humaines.

Cependant, nos langues n'ont pas été forgées pour cela. Si on les utilise de la manière conventionnelle, habituelle (normale penseront beaucoup), elles nous ramènent aussitôt au côté humain, au point de vue humain, établissent automatiquement l'homme en acteur et le reste en objet. Il faut donc adopter des formulations, inventer des expressions qui ramènent les animaux au premier plan mais qui peuvent apparaître bizarres au prime abord, parce que nous n'en avons pas l'habitude ou parce que le langage s'avère peu préparé à cela. Pour passer du côté des autres vivants, c'est aussi une manière d'écrire qu'il faut construire, développer, qu'il faudra améliorer peu à peu et à laquelle on s'habitue. Ainsi, la fréquence, dans les *Biographies*, des il ou elle « se voit » ou « se sent » tiré, frappé, emporté..., au lieu de il ou elle « est » tiré, frappé, emporté..., forme à laquelle nous sommes accoutumés mais qui met l'homme en action et l'animal en retrait, sert à mieux passer du côté de l'individu animal concerné car c'est l'expérience des sentirs (au sens large, y compris de voir) qui lui donne sa subjectivité et le promet sujet.

Les *Biographies* ont donc été l'occasion d'une expérimentation de l'écriture, qui vaut ce qu'elle vaut, qui reste évidemment dans les limites du monde humain, mais qui avait pour but de perturber le lecteur et de l'aider à se rendre compte d'un autre monde. Voici deux exemples de ces essais. L'un, d'une écriture classique, concerne Modestine longeant le chemin de fer de la vallée de l'Allier alors que passent des trains, choses qu'elle n'avait jamais rencontrées et pour lesquelles elle n'avait forgé aucune représentation lui permettant le souvenir, l'habitude, l'absence de stress. Le texte décrit la rencontre par les perceptions sensorielles (et pas seulement par la vue trop privilégiée par les hommes) mais ne s'engage pas sur le stress, Stevenson ne notant aucune réaction physique, soit qu'il ne l'ait pas vue, soit qu'il l'ait oubliée lors de la rédaction du soir, soit, plus probablement, que Modestine n'en ait pas eu, intégrant ce stress dans la prostration. La reconstitution tient aussi compte des indications données par Stevenson et les guides régionaux à propos du sens du vent, de l'état du ciel, de l'absence d'humains et d'oiseaux, de la nature des terroirs. Enfin, le texte fait en sorte, en ne nommant pas le phénomène, que le lecteur s'interroge lui aussi sur sa nature, de manière à l'approcher de la situation de l'animal :

Régulièrement, elle entend des raffuts inconnus, inquiétants, de respirations, grincements, sifflements, longtemps par-derrrière ou au dernier moment par-devant, et voit débouler sur un côté des masses noires, vibrantes, sans qu'elle puisse bien sentir leurs odeurs vite emportées, comme celles des terres et des landes autour, où elle ne

27 Voir Astrid Guillaume dans ce volume et la réflexion d'Élisabeth de Fontenay et Marie-Claire Pasquier, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, L'Herne, 2008.

décèle guère d'êtres, ni dans le ciel encore sombre et mouvant²⁸.

L'autre exemple, d'une écriture plus atypique, concerne le taureau Islero lors de sa corrida face à Manolete en 1947. Intégré, comme le récit concernant Modestine, dans la partie « Ressentir des expériences », ayant pour but de tendre, d'une manière asymptotique, vers le point de vue psychologique des animaux, ce texte adopte une forme incitant les lecteurs à se mettre à la place de l'animal, pour faire éprouver quelque peu ses ressentis mais aussi pour montrer les différences de perception entre les taureaux et les humains, qui conduisent à des interactions faites d'incompréhensions et d'ajustements réciproques, tout en insistant sur l'individualité et la singularité de ce taureau, expliquant en grande partie le déroulement et l'issue de sa corrida. Son expérience est reconstituée en croisant les témoignages sur cette corrida, les savoirs sur les corridas, les connaissances en physiologie et en éthologie bovines, et elle est présentée au moyen de phrases brèves suggérant la précipitation obligée des perceptions, des émotions, des représentations face au danger, mais sans postuler ou affirmer un mental rudimentaire. Des explications scientifiques, en italiques et petit corps, sont insérées entre crochets. Les réactions de Manolete, de son équipe, du public sont présentées en petit corps et en retrait car souvent en décalage avec celles d'Islero.

[*Les témoignages sur l'attitude d'Islero débutent avec son entrée dans l'arène :*] soudain, lumière... course pour sortir, voir [50 % des informations sensorielles], repérer... arrivée brusque dedans, lente accommodation des yeux... vue d'un flanc l'autre [*panoramique*]... devant, obstacles étagés [*vision binoculaire, profonde, en relief*] : hommes séparés, légers mouvements ; parois immobiles ; plus loin humains assemblés, agités... sur les côtés : formes coagulées, immobiles ou mouvantes [*vision monoculaire, aplatie*]... Course(s ?) en rond pour enregistrer... posture d'alerte, tête en avant, haute... regarder : présences-obstacles tout autour... entendre, oreilles dressées, mobiles : clameurs partout, inhabituelles, aiguës, stressantes... sentir, museau à l'horizontale : effluves inconnus au loin, d'urine de congénères plus près [*dégageant des phéromones de stress*]... vif sentiment de péril, d'alerte au prédateur, de panique d'herbivore... fuir !... obstacles tout autour ; repli dans une zone sans présence [*centre du terrain*], moins dangereuse... arrêt... forte émotion, agitation cardiaque, transpiration... incessants mouvements pour surveiller, rotations pour observer derrière.

Pendant ce temps, le public accueille bruyamment le nouveau taureau, commente à voix haute ses impressions tandis que l'équipe, immobile, l'examine, l'évalue, pense sans doute qu'il faudra mieux l'amener à l'estocade que le premier tué par Manolete qui a dû s'y prendre à deux fois.

[*L'arrêt d'Islero indique sa compréhension d'une inégalité de force, d'une impossibilité de fuir, mais aussi un sentiment personnel de ne pouvoir repousser cet environnement hostile, alors que d'autres congénères peuvent se montrer plus réactifs selon leur tempérament. Comme beaucoup d'animaux partageant ce ressenti, cela le rend apathique.*]²⁹

Insistons encore sur le point qu'il ne s'agit pas de faire parler l'animal, ni de transcrire un psychisme mais, après avoir traqué, déduit, vérifié les faits, de traduire et de transposer dans le monde humain, avec des mots humains, ce qu'Islero a dû vivre, éprouver de manière à faire ressentir aux lecteurs la spécificité et l'originalité d'un vécu. S'il ne s'agit pas, ou le moins possible, d'un anthropomorphisme de *projection*, puisque le contenu est contrôlé, cela reste évidemment un anthropomorphisme de *traduction*, car toute écriture humaine en relève y compris celle des éthologues se réfugiant dans les mathématiques, création humaine par excellence, avec l'illusion de manier un langage absolu, guidé par la seule raison selon la prétention cartésienne. Mais c'est une traduction qui décentre et qui peut être utile si elle sait traduire des caractères de l'espèce et de l'individu, à la manière des célèbres dessins du biologiste Von Uexküll représentant une rue de village vue par une mouche ou un mollusque³⁰ : ce n'est pas la réalité de l'animal mais cela tend vers, décentre vers et fait saisir, réaliser un autre monde.

28 Éric Baratay, *Biographies*, p. 95.

29 *Ibid.*, p. 109.

30 Jakob Von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages, 2010, p. 63.

Les recherches d'écriture ont aussi pour but de réintégrer l'émotion bannie par le langage scientifique au profit de la distance et de la raison, mais pourtant bien présente chez tel ou tel acteur et qu'il ne faudrait donc pas exclure, qu'il faudrait même faire passer chez le lecteur pour faire saisir toutes les dimensions. Voici deux extraits à propos de Consul au zoo de Manchester (1893-1894). Le premier, d'un style classique, tient à distance de l'animal qui visite une ferme :

Entré dans la ferme du déjeuner, il examina tout, pénétra partout, grimpa à l'étage avant que ses hommes ne pussent réagir, sauta sur les lits. Mais il se tint calme au repas, comme à l'accoutumée.

Le second, concernant pourtant des aspects semblables, tout aussi traqués, déduits, contrôlés, gomme cette distance et fait plus ressentir l'émotion d'un voyage en train en fractionnant l'expression, qui ne veut pas dire faire parler :

Consul vécut son premier voyage entre fortes émotions, calme vite retrouvé, adaptation rapide. – Voiture fermée. Entrer. Crissements et ballonnement. Émoi. Se rapprocher des hommes impassibles. Compréhension de leur état. Apaisement par mimétisme émotionnel. Tapage extérieur. Regarder par la fenêtre. Gens, chevaux, voitures. Arrêt. Descente. Agitations, hurlements stridents, souffles répétés, exhalaisons noires. Nouvelle inquiétude. Nouvelle boîte. Nouvelle entrée. –³¹

Ouvertures et reconfigurations

Je l'ai évoqué en passant, le décentrement exige de décentrer l'histoire, en en faisant une science des vivants (pas seulement de l'homme) dans le temps, et de l'ouvrir à des sciences qui travaillent depuis longtemps sur les animaux (éthologie, psychologie cognitive, physiologie, neurologie, génétique...) ou sur l'environnement (écologie...).

Croiser les disciplines

Il faut donc revenir sur la grande fracture installée peu à peu aux XIX^e-XX^e siècles entre les sciences dites de la nature et celles dites humaines, malgré les difficultés de dialogue générées par la différence des approches et des méthodes. L'éthologie, par exemple, en étant surtout science de laboratoire et d'expériences paraît bien éloignée d'une histoire en quête de traces et d'indices. Pourtant, l'échange est possible s'il n'y a pas mépris et rejet de l'autre, et il y a même rapprochement des situations, avec l'éthologie de terrain, et des méthodes, avec celle des anecdotes proposée par certains³². Par ses descriptions des comportements, des sociabilités, des processus cognitifs, et par les concepts qu'elle développe, (interactions, adaptations, inventions, cultures), l'éthologie permet à l'historien de lire les sources avec des yeux prévenus, plus attentifs, et de voir des indices qui passeraient inaperçus. D'autant qu'elle aussi insiste maintenant sur la nécessité de penser les animaux aux niveaux spécifique, social *et* individuel. Ainsi, l'éthologie des chiens, devenue pionnière, les promeut en unités d'observation pour étudier les types de personnalités, ces produits des interactions entre génétique et environnement, dont la réalité est prouvée par les différences de mesures biochimiques en situation de stress. L'individu est un bon moyen de déterminer ce qui appartient, dans un comportement, au biologique de l'espèce, au social dans un contexte environnemental et à la dimension personnelle³³. Cette notion de personnalité est devenue un concept opératoire qu'il est important d'adapter en histoire lorsqu'on s'intéresse à des individus.

Cependant, il ne s'agit pas de valider les indices documentaires par les savoirs éthologiques actuels, car la tentation peut être grande pour ceux-ci de rejeter ou de déformer ceux-là en fonction des partis pris d'une époque ou d'une école. Il s'agit de croiser des regards et des savoirs situés : ceux des auteurs des documents, qui peuvent aussi bien n'avoir pas regardé des aspects qu'avoir vu ce qu'on ne peut plus ou ne veut pas voir de nos jours ; ceux des éthologues actuels, qui peuvent

31 Éric Baratay, *Biographies*, p. 142-143.

32 Lucy Bates, Richard Byrne, « Creative or created : Using anecdotes to investigate animal cognition ». In : *Methods*, 42, 2007, p. 12-21.

33 Adam Miklosi *et al.*, « The Personality of Dogs ». In : Juliane Kaminski *et al.* (ed.), *The Social Dog*, London, Academic Press, 2014, p. 191-222.

savoir plus et mieux qu'autrefois mais aussi négliger tel ou tel aspect, et donc avoir une connaissance elle aussi limitée, elle aussi biaisée par des considérations philosophiques, théologiques, sociologiques et politiques... à l'instar des historiens d'ailleurs. Une autre raison de ne pas plaquer l'éthologie sur l'histoire est que l'on fabriquerait ainsi un portrait intemporel des animaux à partir de leurs représentants actuels, que l'on nierait leur historicité alors que cette dimension doit être au coeur de l'histoire *animale* à construire. D'autant que des éthologues ont récemment pris conscience de cela et qu'ils appellent à une histoire sociale et culturelle des animaux³⁴. Histoire et éthologie doivent se nourrir, s'influencer, se transformer réciproquement afin de déployer la part animale en histoire, d'adopter la dimension historique en éthologie. Le caractère expérimental de l'entreprise dans laquelle se situent les *Biographies* tient donc non seulement au fait de croiser deux disciplines longtemps étrangères l'une à l'autre mais aussi de les faire se transformer au fur et à mesure de ce croisement à développer, en une sorte de *work in progress*.

Ouverture et croisement permettent de lever une partie du voile sur des animaux peu regardés jusqu'à présent, évidemment en une faible proportion de la réalité animale puisqu'on doit passer par des documents humains. Encore qu'il ne faut pas trop rabaisser ces derniers : nombre d'études éthologiques de terrain recourent maintenant aux témoignages des hommes, en particulier des propriétaires d'animaux puisqu'on s'est aperçu que les situations de laboratoire présentent vite des limites pour comprendre celles de la vie quotidienne et que ces propriétaires regardent et comprennent assez bien leurs animaux³⁵. Dans le cadre des *Biographies*, ouverture et croisement ont permis de mieux comprendre des actions, des réactions, des situations des individus en question. Par exemple, l'alimentation de la girafe de Charles X qui, depuis sa capture, boit essentiellement du lait, de chamelle puis de vache moins riches en matières grasses et protéines que celui des girafes mais appartenant au groupe des ruminants donc bien assimilables. En général, elle ne veut pas de lait froid, l'exige tiède, juste issue des mamelles, reste en quelque sorte attachée à la tétée, à l'instar de beaucoup de girafons actuels en zoo, nourris au biberon, qui ne s'en détachent que tardivement. Elle ingurgite ce lait en grandes quantités (vingt à vingt-cinq litres par jour), sans tarder, d'un coup, surtout à l'aube, un peu le soir, à l'instar de ce que font en liberté les petits qui tètent et les adultes qui s'abreuvent, tandis qu'elle rejette obstinément l'eau, se maintenant dans une situation d'avant sevrage complet, sans doute par compensation d'avoir vécu trop tôt la séparation maternelle.

L'ouverture à d'autres sciences facilite aussi l'analyse des interactions entre les hommes et les individus, notamment les ajustements ou les incompatibilités, les compréhensions ou les incompréhensions. Voici encore Modestine lorsque Stevenson, calviniste convaincu, perçoit :

le tintement d'une cloche et, en entendant ce bruit, je ne saurais dire pourquoi mon coeur défaillit. Rarement me suis-je approché d'un lieu avec une frayeur plus intense que du monastère Notre-Dame des Neiges ; voilà ce que c'est d'avoir reçu une éducation protestante !

Et ce n'est pas sans satisfaction qu'il note un comportement semblable de l'ânesse :

Je pris mon courage à deux mains et j'avançai jusqu'à la porte aussi vite que le permit Modestine qui semblait n'être pas attirée par les monastères. C'était, depuis que je la connaissais, la première porte qu'elle ne voulait pas franchir avec un empressement indélicat³⁶.

S'il semble penser qu'elle est anticatholique et anticléricale comme lui, Stevenson se trompe ! Un croisement des documents et des sciences la fait mieux comprendre. Les jours précédents, l'ânesse s'arrêtait devant chaque ferme ou chaque auberge et s'efforçait d'entrer, certainement parce qu'elle entendait les bruits et sentait les odeurs d'écurie de loin, ainsi que l'éthologie âsine le suggère, donc qu'elle croyait la marche terminée et voulait s'arrêter. Cela conduit au premier indice : les gravures

34 Andrew Whiten, « A Coming Age for Cultural Panthropology » et William McGrew, « New Theaters of Conflict in the Animals Culture Wars ». In : Elizabeth Lonsdorf et al. (éd.), *The Mind of the Chimpanzee*, Chicago, Chicago U.P., 2010, p. 96-98, 173-175.

35 Dennis Turner, Patrick Bateson (ed.), *The Domestic Cat, The Biology of its Behaviour*, Cambridge, Cambridge UP, 2014, par exemple p. 73-77.

36 Robert Stevenson, *Journal*, p. 112, 114.

et les plans de l'époque montrent que les écuries du monastère ne sont pas à l'entrée, que celle-ci à la forme d'un profond porche au centre d'un grand bâtiment rectiligne, barrant la perception de la grande cour située derrière et entourée d'édifices ; l'ânesse n'a sans doute pas perçu les odeurs d'écuries trop éloignées, d'autant qu'elle ne doit pas non plus associer ce moment du jour (vers 11h30) avec l'habituel du repos. Second indice : Stevenson note qu'il fait très beau, sans brume ni nuage, ce qui veut dire que le soleil donne à plein sur le bâtiment d'entrée que les gravures montrent orienté au sud et de couleur claire ; le contraste entre cette façade brillante et le porche bien sombre, du fait de sa longueur, a dû dissuader Modestine de se diriger vers lui, comme tous les équins le font dans ces conditions pour des raisons d'optique, leur vue s'accommodant lentement à l'obscurité, les incitant à éviter ce qui semble un obstacle, une attitude tout à fait raisonnable de leur point de vue.

Davantage comprendre le versant animal permet ainsi de montrer des animaux acteurs à part entière et de plus éclairer les relations avec les hommes, ce qui permet, en effet retour, de mieux saisir ces derniers. Revenons encore à Stevenson : le 24 septembre, l'écrivain note que Modestine avance « obstinément d'elle-même », donc qu'elle n'a même plus besoin de la douleur des coups pour progresser. Sans doute parce qu'elle a reçu des « rideaux d'averse drue », donc senti l'eau s'immiscer entre ses poils, recouvrir sa peau plus sensible à cela qu'à la chaleur et la sécheresse, l'humidité pénétrer ses chairs ou grimper par ses sabots, une situation que les ânes détestent. Et son mal-être a dû s'accroître quand elle a gravi les pentes et lorsqu'elle a senti le vent du nord refroidir son corps mouillé. Elle devait être en état de prostration, tête, oreilles et queue pendantes, et elle devait concentrer son regard sur la bande caillouteuse du sentier, qui devait lui servir de repère pour aller seule. C'est pourquoi elle se montre « absolument incapable de suivre une direction sur plus de trois pas » quand elle voit ce ruban disparaître dans les prairies ou les sous-bois, ce que Stevenson ne saisit pas, prend pour de la bêtise (« la bête perdait la tête »). Elle ressent alors de multiples chocs douloureux à la croupe, s'oblige à avancer mais change sans cesse de direction, d'autant que son homme, placé derrière pour frapper, constate et corrige les erreurs avec retard. Elle oscille ainsi longtemps dans un bois puis dans un marécage. Et l'on voit bien qu'elle accélère « de son propre chef » dès qu'elle retrouve « une route bien délimitée », et non pas son intelligence comme le croit Stevenson qui suggère qu'elle aurait senti « un malheur » la faisant détal³⁷ ! Là et en d'autres scènes, on saisit ce que Stevenson ne perçoit pas des fatigues de Modestine, ou perçoit mais ne comprend pas, ou perçoit et comprend mais ne veut pas prendre en compte, ou encore réalise, ce qui lui fait changer ses manières. Ce côté humain davantage éclairé permet de mieux réfléchir sur l'expression de ce que voient et lisent les hommes : sur ce qu'ils disent et comment ils le disent, qui n'est pas projection mais traduction plus ou moins fidèle dans le monde humain. Et tout cela comble les lacunes des recherches qui restent dès le départ sur le versant humain ou ne s'aventurent qu'entre les versants, sans vouloir passer du côté des animaux.

Réagencer les disciplines

S'intéresser aux individus ne doit pas conduire à se pencher uniquement sur des êtres en un lieu et un moment donnés, même si leur expérience personnelle mérite toute l'attention. Il faut aussi penser ces individus dans le temps et l'espace, car l'échelle individuelle incite, oblige à tester leur singularité ou leur représentativité, donc à comparer ici et ailleurs, maintenant et autrefois. Or, cette comparaison souligne encore plus cette variabilité individuelle qui a été longtemps niée, et celle-ci doit pousser à repenser les disciplines, les croiser et les reconfigurer.

Ainsi, la comparaison spatiale fait interroger les sociabilités de l'individu dans son groupe spécifique ou hors de ce groupe, avec des individus ou des groupes multispécifiques proches, et les différences avec des individus ou des groupes éloignés, évoluant en des environnements (au sens large : physique, humain, social, culturel) différents. Ce qui veut dire faire de la sociologie, de l'ethnologie, de la géographie *animales*. La comparaison temporelle conduit à investiguer sur les différences de comportement individuel d'une époque l'autre, sur la variation, l'adaptation de ces

comportements dans un environnement lui aussi changeant, donc à s'intéresser aux périodes *animales*, aux générations biologiques ou sociologiques *animales*, aux évolutions douces ou aux ruptures, et à contribuer à l'histoire *animale*. Il s'agit ainsi d'appliquer aux animaux les thématiques issues des sciences humaines, qui ont pensé la variabilité depuis longtemps.

Toutefois, il faudrait aller plus loin. Face à des animaux individualisés, personnalisés, acteurs, sujets, dans des groupes aux sociabilités importantes, et dans un contexte de forte variabilité de ces individus et de ces groupes, les interprétations strictement biologiques ne semblent plus suffire pour comprendre les comportements, de l'avis même de certains éthologues. Il faudrait aussi emprunter les concepts et les méthodes des sciences humaines, qui ont l'habitude de manier les idées de groupe, de famille, de sociabilité, d'action, d'individu, de personne, de sujet..., qui ont développé des analyses pour cela. L'entreprise est tentée depuis une vingtaine d'années par des éthologues qui ont fabriqué une sociologie et une ethnologie, notamment pour les singes, les chiens, les chats³⁸, mais en étant maintenant critiqués par des sociologues ou des éthologues qui arrivent enfin au sujet et qui dénoncent un bricolage³⁹. L'affaire a aussi été entreprise par de rares chercheurs en sciences humaines⁴⁰ mais souvent en refusant tout lien avec une éthologie accusée de réductionnisme biologique, au risque de garder des oeillères disciplinaires ou de tomber dans des biais anthropomorphiques⁴¹.

Il est nécessaire de garder les deux faces, biologique et culturelle, des individus animaux, car la rupture confortablement entérinée dans l'espace scientifique n'existe pas dans la réalité, et même de lier ces deux côtés. D'autant que la récente épigénétique montre que l'environnement, au sens large de tout ce qui entoure et structure, physiquement et culturellement, module l'expression des gènes et que cette modulation peut être transmise d'une génération l'autre, sur des temps courts, différents de ceux de l'évolution modifiant le capital génétique⁴². En prouvant qu'il y a interaction incessante et dynamique, à double sens, entre le biologique, l'écologique, le social, le culturel, cette épigénétique impose une rencontre et un dialogue entre les sciences. Concrètement, le chercheur penché sur des individus aurait donc besoin d'un croisement interdisciplinaire des sciences de la nature et des sciences humaines et sociales, afin d'élaborer des approches, des méthodologies, des analyses transdisciplinaires, qui déboucheraient sur une science *animale* entrelaçant, voire unifiant les apports des sciences zoologiques, qu'il faudrait renommer sciences du biologique, et des sciences humaines et sociales, qui deviendraient les sciences du culturel, en dépassant le seul cas animal pour les premières, humain pour les secondes. Mais cette coopération, qui devrait déboucher sur une refondation disciplinaire, en est encore à ses prémices sous la forme de quelques essais d'observations et d'analyses croisées de la part d'éthologues, de sociologues, d'ethnologues, de psychologues⁴³.

L'histoire peut et doit être l'un des creusets de cette reconfiguration, car cette discipline, comme la géographie, s'est voulue ouverte aux autres sciences humaines dès le début du XX^e siècle

38

Nicolas Claidière et Andrew Whiten, « Integrating the study of conformity and culture in humans and nonhuman animals ». In : *Psychological bulletin*, 138, 2012, 1, p. 126-145.

39

Vincent Leblan, *Aux frontières du singe. Relations entre hommes et chimpanzés au Kakandé, Guinée (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, EHESS, 2017.

40 Outre Clinton Sanders, David Goode, Marion Vicart, cités plus haut, voir Janet Alger, Steven Alger, *Cat culture. The Social World of a Cat Shelter*, Philadelphia, Temple University Press, 2003.

41 Une bonne mesure de l'écueil par Kara White, « And Say the Cat Responded ? Getting Closer to the Feline Gaze ». In : *Society & Animals*, 21, 2013, p. 93-104.

42 Voir la présentation vulgarisée d'András Páldi, *L'épigénétique ou la nouvelle ère de l'hérédité*, Paris, Le Pommier, 2018.

43 Voir le volume « Sociabilités animales », des *Études rurales*, 189, 2012, dirigé par Florent Kohler, et Nicolas Claidière, Dominique Guillo, « Comment articuler les sciences de la vie et les sciences sociales à propos des relations humains / animaux ? Un modèle interactionniste et évolutionniste ». In : *L'Année sociologique*, 2016, 2, p. 385-420.

et elle a pris l'habitude de se croiser avec l'économie, la démographie, la sociologie, l'ethnologie, la linguistique, la littérature ... alors que l'entreprise est plus difficile pour l'ethnologie et surtout la sociologie qui s'est constituée en s'autonomisant, en construisant un pré carré derrière des murs épistémologiques et méthodologiques (le social s'expliquant par le social), et qui a du mal à intégrer d'autres dimensions explicatives comme la psychologie, l'éthologie, la physiologie, l'épigénétique⁴⁴. S'ouvrant maintenant aux animaux (en attendant les plantes), l'histoire doit bâtir une épigénétique, une éthologie, une écologie, une démographie⁴⁵, une sociologie, une ethnologie *historiques et animales*. En simplifiant, en rassemblant ces disciplines, il s'agirait de lier éthologie, ethnologie et histoire, de bâtir une etho-ethno-histoire que je synthétiserais en *eth(n)o-histoire animale* avec laquelle il est possible de prendre en main des individus et de réfléchir avec eux à une histoire des cultures d'une espèce⁴⁶.

44 Des exceptions comme : Bernard Conein, « Éthologie et sociologie, contribution de l'éthologie à la théorie de l'interaction sociale ». In : *Revue française de sociologie*, 1992, 33-1, p. 87-104 ; Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? ». In : *Revue française de sociologie*, 2015, 1, p. 135-163.

45 Voir la journée d'études organisée par Fabrice Guizard : *Zodémographie historique. Pour une histoire du peuplement animal*, Paris-Nanterre, 15 mars 2018.

46 En préparation : Éric Baratay, *Des chats dans leur culture. Une eth(n)o-histoire animale*, Paris, Seuil.